

Textes et contextes

ISSN : 1961-991X

: Université de Bourgogne

13-1 | 2018

Satire (en) politique - L'expression des sentiments dans la poésie féminine

Le florilège des sentiments à l'époque romantique dans la poésie féminine allemande : Karoline von Günderrode (1780-1806) et Louise Brachmann (1777-1822)

The Florilegia of Sentiments in German Women's Poetry of the Romantic Period: Karoline von Günderrode (1780-1806) and Louise Brachmann (1777-1822)

06 December 2018.

Sylvie Marchenoir

🔗 <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1829>

Licence CC BY 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>).

Sylvie Marchenoir, « Le florilège des sentiments à l'époque romantique dans la poésie féminine allemande : Karoline von Günderrode (1780-1806) et Louise Brachmann (1777-1822) », *Textes et contextes* [], 13-1 | 2018, 06 December 2018 and connection on 22 November 2024. Copyright : Licence CC BY 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>). URL : <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1829>

PREO

Le florilège des sentiments à l'époque romantique dans la poésie féminine allemande : Karoline von Günderrode (1780-1806) et Louise Brachmann (1777-1822)

The Florilegia of Sentiments in German Women's Poetry of the Romantic Period: Karoline von Günderrode (1780-1806) and Louise Brachmann (1777-1822)

Textes et contextes

06 December 2018.

13-1 | 2018

Satire (en) politique - L'expression des sentiments dans la poésie féminine

Sylvie Marchenoir

🔗 <http://preo.u-bourgogne.fr/textesetcontextes/index.php?id=1829>

Licence CC BY 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/>)

-
1. Introduction : de l'intérêt d'une comparaison entre deux poétesses
 2. Une œuvre ancrée dans le temps : le poids de l'histoire
 - 2.1. L'admiration de l'héroïsme guerrier et l'espoir de liberté
 - 2.2. La compassion pour les malheurs de la guerre
 3. L'explosion des sentiments dans la poésie lyrique
 - 3.1. L'amour déçu
 - 3.2. L'amitié consolatrice
 4. L'émergence d'une conscience poétique
 - 4.1. Un credo esthétique
 - 4.2. L'ambition d'une carrière poétique
 5. Conclusion : un itinéraire exemplaire
-

1. Introduction : de l'intérêt d'une comparaison entre deux poé- tesses

- 1 Regrouper dans une même étude deux femmes aussi différentes en apparence que Karoline von Günderrode et Louise Brachmann et, disons-le d'entrée de jeu, deux poétesses au renom inégal – Karoline von Günderrode a laissé son empreinte dans la littérature allemande, alors que Louise Brachmann est aujourd'hui largement ignorée – se justifie par le fait qu'au-delà de leurs différences sociales – l'une est noble, l'autre issue de la petite bourgeoisie cultivée –, des similitudes apparaissent, aussi bien dans leur vie personnelle que dans leur itinéraire de poétesse et leur conception de l'écriture. Elles connaissent aussi la même fin tragique : elles se suicident. L'œuvre de ces deux représentantes du romantisme allemand ne comprend pas seulement des poèmes : Karoline von Günderrode a écrit quelques drames et un récit en prose, et Louise Brachmann un assez grand nombre de nouvelles et de romans. Mais c'est par leur œuvre poétique, touchant à un genre noble, qu'elles ont souhaité s'illustrer et offrir à la postérité le florilège des sentiments qui les ont animées, de l'hymne à la liberté au chant de la passion amoureuse en passant par la célébration de l'amitié. Les thèmes abordés semblent a priori assez conventionnels, mais étonnent par leur variété sous une plume féminine à cette époque.
- 2 Cette étude s'efforcera de montrer que le choix du genre poétique et les thèmes traités sont en fait plus ou moins novateurs et spécifiques d'un itinéraire poétique au féminin au début du XIX^e siècle. En choisissant de tenter de se faire un nom parmi les poètes, Karoline von Günderrode et Louise Brachmann font fi du contexte socio-historique de l'époque qui cantonne généralement les femmes aux salons littéraires, à la littérature intime – des journaux aux correspondances –, et au roman comme le seul genre fictionnel concédé à une plume féminine. Il est notable d'ailleurs – et ce n'est aucunement un hasard – que les écrivaines allemandes un tant soit peu connues de l'époque romantique, comme Caroline Schlegel-Schelling (1763-1809), Dorothea Veit-Schlegel (1764-1839), Henriette Herz (1764-1847), Sophie Mereau-Brentano (1770-1806) ou Rahel Levin-Varnhagen von

Ense (1771-1833), sont justement de grandes salonnières, filles, sœurs et/ou épouses des célébrités intellectuelles dont elles tenaient les salons, ayant travaillé à l'ombre de leurs grands hommes et exercé leurs talents littéraires dans les genres convenus, traditionnellement réservés aux femmes. La réflexion proposée ici vise à mettre en lumière l'originalité de Karoline von Günderrode et Louise Brachmann de ce point de vue.¹ Il s'agira d'abord d'étudier la façon dont les deux poétesses cherchent à ancrer leur œuvre dans leur temps, s'inscrivant dans l'histoire tout en libérant leurs émotions personnelles. Puis sera évoquée l'explosion des sentiments à laquelle donne lieu la poésie lyrique, corrélative tout à la fois d'une quête amoureuse et littéraire dans le sillage du courant romantique et d'une tentative d'affirmation individuelle. La dernière partie de cette étude sera consacrée à l'émergence d'une conscience poétique conduisant à l'affirmation d'un véritable credo esthétique et à l'ébauche d'une carrière littéraire.

2. Une œuvre ancrée dans le temps : le poids de l'histoire

- 3 Karoline von Günderrode et Louise Brachmann vivent à l'entrée dans leur vie adulte une période très difficile de l'histoire allemande : elles naissent peu de temps avant la Révolution française et toute leur jeunesse se déroule sous le signe des guerres révolutionnaires et napoléoniennes. Leur vie personnelle et leur œuvre en portent la trace. Lorsque Karoline von Günderrode entre en 1797 au *Damenstift* de Francfort-sur-le-Main en Hesse, une institution religieuse protestante accueillant des femmes de la noblesse désargentées, célibataires ou veuves, la rive gauche du Rhin est déjà entièrement aux mains des Français. Et même si, au cours des années suivantes, les combats se déplacent vers le Sud et l'Est de l'Europe, les Rhénans et les Hessois ne peuvent ignorer les conséquences de la guerre : Napoléon Bonaparte devenu Napoléon I^{er} procède à une réorganisation politique de cette partie de l'Allemagne, et les Etats de cette région se placent sous son protectorat, lui fournissant en échange vivres et troupes. L'Europe est mise à feu et à sang, en particulier certains territoires allemands comme la Saxe, où vit Louise Brachmann et où les combats font rage jusqu'aux Guerres de libération en 1813, qui permettent à la Prusse de relever la tête et de reprendre son rang parmi

les grandes puissances victorieuses au Congrès de Vienne en 1815. Karoline von Günderrode et Louise Brachmann, témoins de leur temps, font ainsi leur entrée sur la scène poétique dans une atmosphère d'héroïsation de la gente militaire.

2.1. L'admiration de l'héroïsme guerrier et l'espoir de liberté

- 4 Karoline von Günderrode n'exprime qu'une seule fois très clairement dans son œuvre son sentiment vis-à-vis des grands événements historiques qu'elle et ses contemporains sont en train de vivre. Mais il s'agit d'un témoignage assez fort, d'un poème intitulé „Buonaparte in Egypten“ (« Bonaparte en Egypte »), rédigé en 1799, où la poétesse dit sans ambiguïté son admiration pour le général français :

Alte Bande der Knechtschaft löset die Freiheit,
Der Begeisterung Funke erweckt die Söhne Egyptens. –
Wer bewirkt die Erscheinung? [...]
Bonaparte ist's, Italiens Erobrer,
Frankreichs Liebling, die Säule der würdigeren Freiheit.²
(Günderrode 1990 : I, 369-370)

- 5 Cet hymne à la liberté, vibrant de sincérité, d'admiration et d'espoir, en dit long sur les aspirations politiques de la poétesse. Au détour d'un poème au thème convenu, la célébration du conquérant Napoléon Bonaparte, Karoline von Günderrode exprime la conviction très forte que le bonheur des peuples passe par la liberté. Il en va de même pour l'individu – féminin en particulier. Mais Karoline von Günderrode reste discrète à ce sujet. La liberté individuelle est encore à bien des égards un sujet tabou pour les femmes. Il n'y a guère qu'aux autres femmes, aux amies de toujours, qu'elle avoue au détour d'une lettre sa passion de liberté et sa soif d'action et d'indépendance : « J'ai déjà eu souvent le désir si peu féminin de me jeter au sein d'un combat sauvage et de mourir – pourquoi ne suis-je pas un homme ! Je n'ai pas le sens des vertus féminines, du bonheur au féminin. Je n'ai de goût que pour les actions sauvages, grandioses et éclatantes. »³ (Behrens 1981 : 33)
- 6 Louise Brachmann fait preuve du même enthousiasme et d'une semblable générosité. Elle se révèle éprise de liberté et vibre de plaisir

lorsque les armées napoléoniennes, porteuses des idéaux de la Révolution française, font leur entrée dans sa ville. Son ami et biographe le professeur Schütz note qu'elle fait porter à Napoléon I^{er} en personne, après la signature de la paix de Tilsit en juillet 1807, une ode qu'elle a composée en français en l'honneur du grand homme (Schütz 1824 : LVII). Malheureusement, ce poème n'a pas été conservé. Mais l'œuvre de Louise Brachmann comporte une douzaine de poèmes en allemand consacrés au thème de l'héroïsme guerrier et qui s'inscrivent dans la veine de la poésie patriotique de l'époque romantique. Cette fois, le contexte historique n'est plus le même. Les guerres napoléoniennes ont ravagé le cœur de l'Europe, et la résistance prussienne contre les envahisseurs français commence à s'organiser. Ces poèmes de Louise Brachmann ne peuvent être datés avec précision puisqu'ils nous sont parvenus dans l'édition posthume des *Auserlesene Dichtungen von Louise Brachmann* (« Poésies : Morceaux choisis de Louise Brachmann ») de 1824, qui n'adopte pas de classement chronologique mais ordonne les poèmes selon leur genre poétique (« poésie lyrique », « poésie élégiaque », « poésie idyllique »). Il est toutefois évident grâce à de petits détails comme l'évocation du retour du combattant dans son foyer, celle de la fiancée du guerrier ou encore la mention d'un prénom à consonance germanique qu'il s'agit désormais de chanter les louanges des soldats de Prusse et de Saxe qui combattent autour de la petite ville de garnison de Weissenfels où habite Louise au moment des Guerres de libération de 1813-1814. L'inspiration aussi est différente de celle de Karoline von Günderrode : il s'agit moins de glorifier un idéal de liberté que d'évoquer le courage et l'abnégation de ces hommes qui se battent pour une noble cause, la libération de leur pays.

2.2. La compassion pour les malheurs de la guerre

- 7 Outre la grandeur et la dignité du guerrier, les thèmes évoqués par Louise Brachmann, la fiancée du soldat, les adieux, le repos du guerrier ou encore le retour de la guerre, confèrent un aspect humain à cette peinture de l'épopée de la lutte contre la puissance napoléonienne.⁴ On sent nettement que la poétesse est frappée par les atrocités de la guerre tout autant que par l'héroïsme des combattants. La

blessure et la mort sont des thèmes récurrents, par exemple dans le poème „Am Abend nach der Schlacht“ (« Au soir du combat ») : „Blutend kehrt ihr, Kämpfe-müde, / Arme Krieger aus der Schlacht!“⁵ (Brachmann 1824 : 92) ou dans cet autre poème dédié à la mémoire d'un soldat décédé de ses blessures :

Friede sei mit Dir und Segen,
Süßer Schlummer nach der Schlacht!
Auf den blutgetränkten Wegen
Gingst Du zu der heil'gen Nacht!⁶
(Brachmann 1824 : 93)

- 8 Les poèmes de Louise Brachmann sont très éloignés de l'ardeur patriotique et de la soif de combat exprimées par les chantres des Guerres de libération que sont Theodor Körner, Max von Schenkendorf ou Ernst Moritz Arndt. Ils n'appellent pas de leur vœu le « doux jour de la vengeance »⁷ et ne résonnent pas du « cri joyeux de la victoire ».⁸ Vision apaisée des combats, évocation sereine de la mort, promesses d'amour et d'amitié : la poésie permet à Louise Brachmann de transcender les horreurs de la guerre dont elle est pendant de longues semaines le témoin à l'hôpital militaire de Weißenfels, où elle s'est engagée comme infirmière. Pour elle et Karoline von Günderrode, qui appartiennent à la génération tourmentée de cette époque de grands bouleversements historiques, écrire devient vite une nécessité vitale, psychologique et littéraire.

3. L'explosion des sentiments dans la poésie lyrique

- 9 Lorsque Goethe découvre en 1804 le premier recueil de poésie *GEDICHTE UND PHANTASIEN* (« Poésies et rêveries ») publié par Karoline von Günderrode sous le nom d'emprunt Tian, il qualifie cette publication de « parution vraiment remarquable » (Brinker-Gabler 1978 : 159).⁹ Et le poète Clemens Brentano écrit, selon sa sœur Bettina : « aucune femme n'a encore écrit ni ressenti de cette manière » (Günderrode 1990 : III, 60).¹⁰ Il ne s'agit pourtant que d'une vingtaine de poésies, mais Goethe comme Brentano en admirent « la perfection souvent tout à fait classique ».¹¹ (Günderrode 1990 : III, 60) Leur publication

est suivie en 1805, sous le même nom d'emprunt, de celle des *Poetische Fragmente von Tian* (« Fragments poétiques de Tian »), comprenant seulement trois poèmes ainsi qu'une ébauche de drame en vers, *Hildgund*, et un drame plus achevé, mêlant poésie et prose, *Mahomed, der Prophet von Mekka*. Les quatre autres textes publiés du vivant de la poétesse dans des revues littéraires sont trois drames en vers et un court récit. Il s'agit donc d'une œuvre au volume très réduit, mais qui frappe par son érudition, la maîtrise de la versification, une langue musicale et une sensibilité exceptionnelle.

- 10 L'œuvre de Louise Brachmann paraît en comparaison beaucoup plus fade, mais elle est aussi plus volumineuse et diversifiée. La raison en est double : la poétesse vit plus longtemps et, contrairement à son aînée hessoise, rentière de condition noble, Louise Brachmann, orpheline issue de la petite bourgeoisie saxonne,¹² vit de ses écrits, et donc enchaîne la rédaction de nouvelles et de poésies avec une rapidité nuisant souvent à la qualité de l'écriture. On note d'ailleurs que plus les ennuis, notamment financiers, s'accroissent dans la vie de l'écrivaine, plus les œuvres en prose sont nombreuses car elles prennent moins de temps à écrire.¹³ Comme Karoline von Günderrode, Louise Brachmann se considère toutefois avant tout comme une poétesse. Ses premières publications dans la revue de Schiller *Die Horen* en 1797 et son *Musen-Almanach* l'année suivante sont des poèmes signés « L. » ou bien « Louise ».¹⁴ Puis viennent d'autres publications ponctuelles dans les revues les plus lues de l'époque, soit sous la signature « Louise », soit sous des noms d'emprunt tels que « Klarfeld » ou « Sternheim ». C'est en 1808, après le décès de ses parents et sous la contrainte financière, que Louise Brachmann publie pour la première fois sous son nom complet à Leipzig un recueil intitulé *Gedichte* (« Poésies »). Et elle réitère à deux reprises cette audacieuse entreprise à Vienne, où elle a des contacts littéraires : elle publie en 1817 un petit volume de poésies intitulé *Romantische Blüthen* (« Florilège romantique »), suivi d'un second volume, *Romantische Blätter* (« Feuilles romantiques »), publié en 1823 juste après sa mort. C'est à son ami le professeur Schütz que l'on doit l'édition la plus complète de son œuvre poétique, *Auserlesene Dichtungen von Louise Brachmann* (« Poésies : Morceaux choisis de Louise Brachmann ») de 1824. Comme Schütz s'en explique, il ne pouvait « par égard pour la critique, les lecteurs et la défunte poétesse elle-

même »¹⁵ être question d'une véritable édition complète, étant donné la valeur inégale des œuvres. (Brachmann 1824 : XCVIII) Ces « morceaux choisis » comprennent un premier volume renfermant des poésies lyriques, des sonnets, des élégies et des idylles et un second volume contenant des poésies épiques, des romances et des ballades, le tout occupant cinq cents pages au format 10 x 17.

3.1. L'amour déçu

- 11 Les principaux thèmes de cette poésie féminine sont la beauté et l'amour, le destin et la mort – rien de bien original – et on trouve dans ces vers l'exaltation de la nature et des sentiments ainsi que l'exubérance de l'imagination et du discours propres à l'époque romantique.
- 12 Chez Karoline von Günderrode, ces ardeurs sont toutefois tempérées par une forme assez stricte, héritée de la poésie antique. Même un poème aussi brûlant d'amour que „Der Kuß im Träume“ (« Le baiser en rêve ») épouse la forme d'un sonnet :

Es hat ein Kuß mir Leben eingehaucht,
Gestillet meines Busens tiefstes Schmachten,
Komm, Dunkelheit! mich traulich zu umnachten,
Daß neue Wonne meine Lippe saugt.

In Träume war solch Leben eingetaucht,
Drum leb' ich, ewig Träume zu betrachten,
Kann aller andern Freuden Glanz verachten,
Weil nur die Nacht so süßen Balsam haucht.

Der Tag ist karg an liebesüßen Wonnen,
Es schmerzt mich seines Lichtes eitles Prangen
Und mich verzehren seiner Sonne Gluthen.

Drum birg dich Aug' dem Glanze irrd'scher Sonnen!
Hüll' dich in Nacht, sie stillet dein Verlangen
Und heilt den Schmerz, wie Lethes kühle Fluthen.¹⁶
(Günderrode 1990 : I, 109)

- 13 Langue harmonieuse, vers réguliers, comparaison avec l'antiquité d'une part, expression hardie et passionnée d'un fantasme amoureux

d'autre part. La poétesse s'en va chercher dans la nuit et le rêve ce baiser que le jour et la réalité n'ont pu lui offrir.¹⁷ Refuge des passions impossibles et des quêtes infinies, la poésie ne cesse chez Karoline von Günderrode d'exprimer les souffrances quotidiennes et lancinantes de l'amour déçu et des désirs insatisfaits :

Ist alles stumm und leer,
Nichts macht mir Freude mehr,
Düfte, sie düften nicht,
Lüfte, sie lüften nicht,
Mein Herz so schwer!

Ist alles öd' und hin,
Bange mein Herz und Sinn,
Möchte, nicht weiß ich was
Treibt mich ohn Unterlaß
Wüßst ich wohin? –¹⁸
(Günderrode 1990 : I, 454)

- 14 Les drames qui composent cette œuvre expriment la même impossibilité de se réaliser, de trouver ici-bas l'accomplissement nécessaire au bonheur. *Melete*, le dernier drame, mélange de vers et de prose demeuré inachevé, auquel travaille la poétesse juste avant de se donner la mort en 1806 et qui ne sera publié qu'en 1906, met en scène par le biais d'une correspondance entre Eusebio et son ami le propre itinéraire amoureux et poétique de Karoline von Günderrode, de l'amour-passion à la mort-délivrance en passant par le renoncement philosophique. Eusebio est en effet le nom que Karoline von Günderrode donne à son amant Friedrich Creuzer dans certaines de ses lettres, où elle-même apparaît sous les traits de « l'ami ». Friedrich Creuzer est cet homme marié, professeur de philologie classique à l'université de Heidelberg, qu'elle a rencontré en août 1804 lors d'un séjour chez des amis sur les rives du Neckar et qui est devenu en très peu de temps son mentor et l'amour de sa vie. Cet amour est réciproque, mais Creuzer ne divorcera jamais. Dès le début, la relation revêt un caractère passionnel et quasi religieux : „Mit Freude denk ich oft zurück an den Tag, an welchem wir uns zuerst fanden, als ich dir mit einer ehrfurchtsvollen Verlegenheit entgegentrat wie ein lehrbegieriger Laye dem Hohenpriester.”¹⁹ (Günderrode 1990 : I, 351) Cet atta-

chement est si fort, si viscéral, que « l'ami » préfère mourir plutôt que d'envisager une séparation :

Eusebio! wenn mir auch dereinst das freundliche Licht deines Lebens erlöschen sollte, o! dann nimm mich gütig mit, wie der göttliche Polux den sterblichen Bruder, und laß mich gemeinsam mit dir in den Orkus gehen und mit dir zu den unsterblichen Göttern, denn nicht möcht' ich leben ohne dich, der du meiner Gedanken und Empfindungen liebster Inhalt bist, um den sich alle Formen und Blüten meines Seyns herumwinden, wie das labyrinthische Geäder um das Herz, das sie all' erfüllt und durchglüht.²⁰ (Günderrode 1990 : I, 353)

15 Car au-delà de la communion avec l'être aimé, c'est la fusion de l'individu avec la nature, avec le ou les dieux et avec l'univers tout entier que recherchent Eusebio et son ami – en fait la seule vraie réponse au problème de l'existence : „Ist es nicht ein Winken der Natur, aus der Einzelheit in die gemeinschaftliche Allheit zurück zu kehren, zu lassen das getheilte Leben, in welchem die Wesen Etwas für sich seyn wollen und doch nicht können?“²¹ (Günderrode 1990 : I, 355) La poésie de Karoline von Günderrode est ici très proche du panthéisme de Novalis. Il s'agit certes d'une œuvre aux formes inachevées, mais dont la portée métaphysique est incontestable.

16 Les poésies lyriques et les élégies de Louise Brachmann sont également ses œuvres les plus réussies. Elle y célèbre l'amour et l'amitié :

Lieb' und Freundschaft, willst Du unterscheiden?
O, sie sind zwei Wesen, eng vereint,
Heil'ger Götterursprung wohnt in beiden,
Klein der Raum, der sie zu trennen scheint.²²
(Brachmann 1824 : 103)

17 Les rimes croisées et l'alternance de rimes masculines et féminines créent une langue musicale et fluide. Le nombre de pieds est variable d'un vers à l'autre et les accents toniques propres à la poésie germanique répartis de façon irrégulière, donnant une impression de liberté et permettant de rendre compte de la variation des émotions – dont témoigne, avec son rythme iambique ascendant, l'envolée lyrique du second vers, « deux êtres très proches, étroitement unis »,

qui constitue le cœur du message poétique délivré ici puisqu'il consacre l'union de l'amour et de l'amitié, si chère à la poétesse.

- 18 Nombreux sont les poèmes comme „Treue Liebe“ (« Amour fidèle »), „Der Liebe Geheimnis“ (« Le Secret de l'amour »), „Liebesglück“ (« Bonheur d'aimer ») ou „Liebeszauber“ (« La Magie de l'amour ») qui chantent l'amour, ses joies et ses peines. La souffrance est souvent présente, même au cœur du bonheur le plus intense comme dans „Liebesglück“, car le désir ne s'éteint jamais, suscitant nostalgie et inquiétude :

Licht wohl, doch heimliches Bangen
Auch mit dem Schimmer zugleich;
Sehnendes, tiefes Verlangen,
Schlummer, von Träumen so reich!²³
(Brachmann 1824 : 59)

3.2. L'amitié consolatrice

- 19 Poésie de l'amour déçu, des langueurs secrètes et des désirs inassouvis, l'œuvre de Louise Brachmann est plus ambiguë encore que celle de Karoline von Günderrode, les sentiments évoluant aux frontières de l'amour et de l'amitié sous l'enveloppe protectrice d'un discours très général ou d'un « je » poétique pour le moins androgyne. Les amours éphémères et 'indignes' de la poétesse, qui tombe amoureuse d'officiers beaucoup plus jeunes qu'elle, rencontrés à l'hôpital militaire de Weißenfels (ADB 47 1903 : 157-159), sont trop scandaleuses à l'époque pour trouver leur expression directe dans l'œuvre, de surcroît lorsqu'elle est publiée en nom propre. Le fait que Louise Brachmann ose affronter un monde de l'édition la plupart du temps hostile aux écrivaines est tout à fait remarquable. Elle ne le fait pas toujours, utilisant aussi des pseudonymes ou son seul prénom, mais publie justement la plupart de ses œuvres poétiques sous son nom, comme pour défier son temps et marquer son désir de reconnaissance en tant que poétesse. Karoline von Günderrode ne le fait pas, non plus que les romancières romantiques Sophie Mereau ou Caroline Schlegel, qui gardent l'anonymat lorsqu'elles publient leurs romans au tournant du siècle et déguisent leurs sentiments de femmes amoureuses en les plaçant dans le cœur et les paroles d'un homme : c'est le

personnage principal, Albert, qui exprime la passion amoureuse dans le roman *Das Blüthenalter der Empfindung* (« Le Florilège des sentiments ») de Sophie Mereau (1794) et Florentin dans le roman éponyme de Caroline Schlegel (1801).

- 20 Louise Brachmann ne fait pas toutes ces concessions. La passion amoureuse est donc bien présente dans son œuvre, mais elle s'y fait moins ardente, la souffrance y est édulcorée. C'est paradoxalement dans la poésie célébrant l'amitié que les sentiments sont les plus violents, comme dans le magnifique poème dédié à son amie de jeunesse trop tôt disparue, Sidonie von Hardenberg :

Die Thüre öffnet nie sich mehr!
Sie tritt nicht mehr herein,
Ich sehe nimmer hold und hehr
Der lieben Augen Schein!

Wenn sonst die Dämm'ung niedersank,
Da hört' ich leisen Schritt,
Ich horchte, längst von Sehnsucht krank,
Nach dem geliebten Tritt.

Sie war's! Ich flog entgegen! Heiß
Erglühte Herz an Herz !
In ihres Lächelns Zauberkreis
Entschwand der Erde Schmerz. ²⁴
(Brachmann 1824 : 109)

- 21 Encore s'agit-il ici d'un véritable poème dédié à une amie puisqu'il porte en titre le prénom de « Sidonie », la sœur du poète Novalis. Il est d'autres poèmes, comme „Treue Liebe“ (« Amour fidèle »), où l'amour et l'amitié se confondent et où l'identité sexuelle du « je » poétique reste dans l'ombre d'une androgynéité protectrice :

Lass stürmen hin, lass stürmen her,
Mein Herz, und zage nicht!
Sei ruhig wie der Fels im Meer,
An dem die Woge bricht. ²⁵
(Brachmann 1824 : 11)

- 22 L'« amour fidèle » chanté par la poétesse, rempart contre tous les tourments de la vie, doit remplir tout autant le « cœur » aimant de l'amant(e), de l'ami(e) ou de parents bien-aimés. Entre amitié, amour filial et amour-passion, la frontière est souvent floue. Au début du XIX^e siècle, Karoline von Günderrode et Louise Brachmann ouvrent la voie à ces stratégies de la ruse et du déguisement en poésie visant à célébrer l'amour-passion sous les traits de l'amitié. Cette volonté d'évitement restera très présente dans la poésie féminine en général, et allemande en particulier, et ce, jusqu'au XX^e siècle. Rappelons ici quelques poèmes de femmes plus connues, qui ont marqué leur siècle en Allemagne : Annette von Droste-Hülshoff (1797-1848), poétesse de l'époque Biedermeier, publie par exemple en 1844 un poème évoquant l'amour fraternel des jumeaux Castor et Pollux, mais qui constitue en réalité une allégorie de sa passion scandaleuse et donc inavouable pour le jeune écrivain Levin Schücking, de dix-sept ans son cadet²⁶ (Droste-Hülshoff 1966 : 159) ; au XX^e siècle, la poétesse Elsa Lasker-Schüler (1869-1945) cache encore ses émois de femme amoureuse sous les traits androgynes d'un sphinx antiquisant et d'une mythologie orientale faisant la part belle aux sentiments et aux fantaisies érotiques :

Ich, der brennende Wüstenwind,
erkaltete und nahm Gestalt an.
Wo ist die Sonne, die mich auflösen kann,
Oder der Blitz, der mich zerschmettern kann!
Blick' nun: ein steinernes Sphinxhaupt [...] ²⁷
(Lasker-Schüler 1969 : I, 43)

- 23 L'écriture de l'intime vit donc encore sous la contrainte à des périodes bien plus récentes.
- 24 Ces considérations sur l'identité du « je » poétique posent toutefois évidemment la question de la part autobiographique dans ces œuvres. Qui dit « je » dans ces poèmes, la poétesse elle-même ou son double littéraire ? Philippe Lejeune souligne dans *Le pacte autobiographique* :

Dans la plupart des cas, le « je » des poèmes est un « je » sans référence, dans lequel chacun peut se glisser ; c'est le « prêt à porter » de l'émotion. La subjectivité universelle du lyrisme est assez diffé-

rente du discours autobiographique qui, lui, suppose une attitude de communication entre deux personnes distinctes. (Lejeune 1996 : 246)

- 25 Mais force est de constater que le « je » lyrique des poétesses allemandes du début du XIX^e siècle va bien au-delà d'une neutralité subjective de bon aloi, propre à l'expression de l'universalité des sentiments, et qu'il revendique souvent une masculinité pour le moins surprenante – comme lorsque Karoline von Günderrode met en scène son moi sous les traits de « l'ami » au masculin (« der Freund ») dans le drame *Melete* (Günderrode 1990) – qui ne prend son sens qu'au regard d'un contexte socio-historique peu favorable à l'écriture au féminin. Et si l'expression du moi peut passer par différents 'personnages', on est encore très loin de « l'héroïne lyrique »²⁸ de Sarah Kirsch (1935-2013), dans l'œuvre de laquelle tous les avatars de la poétesse sont féminins, exprimant une féminité exacerbée : « Ich bin sehr sanft nenn / Mich Kamille ». ²⁹ (Kirsch 1977 : 79)
- 26 En outre, il n'est pas permis aux poétesses du XIX^e siècle d'exprimer avec trop de force les tourments de la passion. Karoline von Günderrode et Louise Brachmann en sont réduites à traquer les preuves d'amour et d'amitié les plus infimes. Pour les deux femmes en quête d'amour et d'affirmation de soi, l'autre est indispensable. Au regard de la connaissance de soi, autrui est un miroir : « J'ai été pour toi à plusieurs reprises (je m'en flatte) un fidèle miroir, dans lequel tu pouvais te contempler ; oui, je t'ai renvoyé l'image reçue avec une grande sincérité ; mais jamais encore je ne me suis contemplée en toi [...]. »³⁰ (Wolf 1981 : 137) Ces quelques lignes de la correspondance de Karoline disent tout le tragique d'une amitié ou d'un amour à sens unique où l'une des personnes se laisse aimer de l'autre sans aimer en retour. Les hésitations, les doutes existentiels et les idées morbides refont leur apparition dès que l'amour s'en va. Les deux poétesses sont convaincues que l'individu ne peut se construire qu'en réaction à son entourage. Aussi multiplient-elles les adresses aux parents, aux amis, à tous les êtres aimés. Leur œuvre se veut dialogue, compréhension et communion. Mais pour que le bonheur soit total et que cette fusion avec l'autre soit pleinement réussie, il faut l'inscrire dans la durée.

4. L'émergence d'une conscience poétique

- 27 Au-delà de l'expression du désespoir, l'œuvre des deux poétesses manifeste une force inouïe, celle d'un individu qui ne renonce pas à ses aspirations les plus chères, à ses rêves les plus fous, et qui fait sans cesse reculer les limites de son moi, allant toujours plus loin dans la quête de soi et la découverte du monde.

4.1. Un credo esthétique

- 28 La création littéraire passe nécessairement par l'acceptation de la solitude. Louise Brachmann se plaint d'être une recluse privée de la compagnie d'autrui, mais en même temps la solitude est un mal nécessaire :

Wie so still doch entflieht dir der Lenz des beglückenden Lebens,
Du, die zu rühmlicher Bahn früh schon die Götter geweiht!
Wenn wir bei glänzendem Fest die Freuden, die schnellen, umarmen,
Oft verweilest du dann sitzend am Rahmen daheim.³¹
(Brachmann 1824 : LX)

- 29 Et si la poétesse est consciente de renoncer à certaines joies de la vie, elle est aussi assurée de trouver dans son art consolation et satisfaction personnelle. Elle a été élue, choisie entre tous pour recevoir un don précieux. La déesse de la poésie lui a fait présent de fleurs plus belles et durables que les fleurs terrestres, symboles des plaisirs éphémères de la vie :

Siehe hier schönere Blumen, in Thälern des Himmels entsprossen,
Ewig mit magischem Duft blühen sie von neuem dir auf;
Nimm sie! ich schenke sie dir, ein Zeichen des Weihenden Bundes!³²
(Brachmann 1824 : LXII)

- 30 Il en résulte une consécration qui confère à la poétesse le pouvoir magique, mais réel, de dissoudre les maux et de reconforter les hommes :

Und nicht Träume mögt Ihr dieses nennen:
Jene Blumen, die wir liebend ziehn,
Werden, wo des Lebens Schmerzen brennen,
Lind vielleicht manch trauernd Herz umziehn!³³
(Brachmann 1824 : 7)

- 31 Car la poésie a la vocation ambitieuse de proposer aux êtres humains une alternative, un monde de beauté, de lumière, de douceur et de réconfort qui abolit les frontières entre le rêve et la réalité. Écrire de la poésie, c'est tendre sans cesse vers l'idéal, souvent au prix de terribles souffrances, parfois au péril de sa vie, et faire partager son expérience aux autres hommes. On retrouve ici la vertu messianique de la poésie romantique, qui emprunte le chemin du sacré pour dévoiler la vérité du monde. Et c'est en exerçant ce « métier de poète » correspondant à sa vocation (cf. le poème „Dichterberuf“) que la poétesse pourra entrevoir « des champs de lumière » et connaître une réelle félicité.³⁴ (Brachmann 1824 : 209-210) Pour ce faire, elle doit aussi trouver la langue idéale, la forme la plus adéquate possible pour traduire sa pensée. Du point de vue de la forme artistique, la réflexion de Karoline von Günderrode est bien plus poussée que celle de Louise Brachmann. Ses discussions avec son amie Bettina Brentano en portent la trace.³⁵ L'art doit être composition, forme construite et achevée, mais donner malgré tout l'impression de naturel :

Le plus grand maître en poésie est assurément celui qui utilise les formes extérieures les plus simples pour donner naissance à ce qu'il a ressenti intérieurement, oui, celui pour qui la poésie prend forme en lui donnant en même temps le sentiment d'une concordance intérieure.³⁶ (Arnim Brentano 1840 : II, 135)

- 32 C'est pourquoi Karoline von Günderrode et Bettina Brentano admirent tant Hölderlin, dont la poésie est enchâssée dans une forme très épurée. Sa langue est si pure qu'elle s'apparente à la musique originelle de la nature et ressemble plus à celle des dieux qu'à celle des hommes. Voilà qui distingue encore le poète des autres hommes et l'éloigne un peu plus du commun des mortels. Et Karoline von Günderrode de conclure : « Mais celui qui n'est pas divin n'a pas d'avenir. »³⁷ (Arnim Brentano 1844 [1985] : 195)

4.2. L'ambition d'une carrière poétique

- 33 L'enjeu de la publication de leurs œuvres est ainsi pour Karoline von Günderrode et Louise Brachmann bien supérieur à un gain financier. Il y va pour l'une et l'autre de l'affirmation de soi. Karoline von Günderrode est très fière de faire œuvre d'écrivaine et revendique vivement les instants de liberté qu'elle consacre à l'écriture. Elle n'hésite pas à faire part à son entourage de l'importance que revêt pour elle cette occupation capable de supplanter toutes les autres : « Je ne puis vous le dire qu'en toute naïveté, j'écris un drame qui occupe toute mon âme, oui, je m'y projette avec tant de force, je m'y sens tellement à mon aise que ma propre vie me devient étrangère [...] »³⁸ (Wolf 1981 : 167) Cette faculté de s'abstraire de la réalité pour se réfugier dans son monde intérieur est tantôt prise pour du dédain et de l'orgueil, tantôt pour une folie. Karoline von Günderrode en est blessée. Animée d'un sentiment très profond de son droit et de la justesse de sa démarche, elle persiste et signe : « Gunda dit que c'est idiot de se laisser à ce point dominer par un talent artistique aussi mineur que le mien ; mais j'aime ce défaut, si c'en est un [...] »³⁹ (Wolf 1981 : 167)
- 34 Non seulement Karoline von Günderrode et Louise Brachmann restent fidèles à elles-mêmes en publiant leurs œuvres – elles ne renient à aucun moment leur talent poétique et acceptent même peu à peu de dévoiler leur nom sur la place publique –, mais elles progressent aussi toutes deux sur le chemin de la connaissance de soi, conformément à leur conception de l'écriture.
- 35 La correspondance de Louise Brachmann conservée à ce jour est trop réduite et trop proche des préoccupations de la vie courante pour qu'on y trouve de telles affirmations de son pouvoir d'écrivaine et de sa soif d'indépendance et de connaissance. En revanche, son œuvre poétique contient quelques poèmes comme „Das Glück der Dichter“ (« Le Bonheur des poètes »), „Phantasie“ (« Imagination »), „Die Muse“ (« La Muse »), „Die Poesie“ (« La Poésie ») ou „Dichterberuf“ (« Le Métier de poète ») qu'on pourrait qualifier de 'programmatisques' et qui révèlent ses intentions.⁴⁰ La poétesse, qui a le don d'imaginer, de jouer avec les couleurs, les sons et les images et d'aller au plus profond des choses par la pensée ou les sentiments, n'a rien à envier au pouvoir des rois car l'imagination est reine : « Tu régis l'espace et le

temps », s'exclame Louise Brachmann.⁴¹ (1824 : 203) Or, c'est le « bonheur des poètes » que d'affirmer leur suprématie visionnaire et d'ouvrir la voie à leurs semblables, les guidant sur le chemin de leur existence terrestre.⁴² (Brachmann 1824 : 7)

- 36 Briser leur solitude, communiquer avec autrui demeure certes la première motivation des deux poétesses lorsqu'elles font leurs premiers pas sur la scène publique. S'exprimer en tant qu'individu, dire ses souffrances et ses joies, faire partager ses sentiments et ses opinions n'a toutefois rien d'évident pour une femme de cette époque, la plupart du temps cantonnée à la sphère privée. Et face aux réticences de Clemens Brentano à l'égard de la publication de son œuvre, Karoline von Günderrode lui avoue non seulement ne rien regretter, mais désirer beaucoup plus qu'une simple compréhension et des encouragements ponctuels :

[...] je ne l'ai pas encore regretté, car le désir renaît sans cesse en moi d'exprimer ma vie d'une manière durable, sous une forme qui soit digne de m'en aller rejoindre les meilleurs [...] ⁴³ (Wolf 1981 : 193)

- 37 Karoline von Günderrode rêve de gloire et d'immortalité. Elle croit en la poésie comme d'autres croient en Dieu et voue à la forme artistique un véritable culte. Même si Louise Brachmann n'a pas le loisir de poursuivre une réflexion sur l'art aussi approfondie et que la précipitation avec laquelle elle est souvent contrainte d'écrire n'est guère favorable au culte de la forme, elle aussi croit fermement en l'éternité de l'art et son pouvoir consolateur :

Die Kunst ist lang und kurz das Leben [...]
Ergieb vertrauend dich den Musen!
Ein goldner Tag entsteigt der Nacht. ⁴⁴
(Brachmann 1824 : 216)

- 38 Mais c'est une femme exténuée, physiquement et psychologiquement, qui se donne la mort en 1822. Une existence matérielle difficile, une vie très solitaire, des amours malheureuses et la méconnaissance de son talent font naître en Louise Brachmann le sentiment qu'elle a raté sa vie.⁴⁵ Ses ambitions de poétesse sont déçues, son rêve d'immortalité se brise. Contrainte d'écrire à la hâte des récits médiocres pour survivre, certaine d'avoir à jamais manqué sa vocation de femme en

s'étant vu refusé définitivement le bonheur du mariage, elle décide à quarante-cinq ans que sa vie ne mérite plus d'être vécue et conclut son œuvre par ces vers tragiques :

Wohl von mannigfachen Wunden
Ist mein Herz zum Tode matt,
Und wo werd' ich denn gefunden,
Als an letzter Ruhestatt? –
Doch auf meines Grabes Mitten
Schreibe man nach Kämpfer-Art:
Daß ich treu den Kampf gestritten,
Treu und muthig ausgeharrt.⁴⁶
(Brachmann 1824 : LXXXVIII)

5. Conclusion : un itinéraire exemplaire

39 Karoline von Günderrode et Louise Brachmann considèrent donc l'une comme l'autre que l'art est un moyen d'expression dont elles ne sauraient se passer. Pour ces deux jeunes femmes à la destinée tourmentée, l'écriture est d'abord un exutoire. Nul doute qu'elles expriment dans leurs vers tantôt une soif d'action et de liberté, tantôt une mélancolie et des souffrances amoureuses que la réalité quotidienne leur interdit de dévoiler au grand jour. L'amour vers lequel elles tendent de toutes leurs forces est la clef de voûte de leur existence, mais aussi de leur œuvre. Leur démarche ne vise pas seulement à affermir leur position individuelle dans une société où l'individu, et notamment la femme, compte encore très peu, mais aussi à leur permettre de sortir de la solitude où elles sont plongées. Paradoxalement, c'est en écrivant solitaires à l'abri des regards qu'elles espèrent entrer en contact avec autrui et œuvrer durablement pour le monde qui les entoure. Leur ambition artistique rejoint celle des plus grands poètes. Mais elles échouent dans leur tentative de concilier l'inconciliable : être une poétesse reconnue et mener en même temps une vie de femme normale dans la société allemande du début du XIX^e siècle. Les contraintes familiales et les tabous sociaux empêchent la poétesse de mener à bien sa tâche : elle doit constamment porter un masque, faire semblant d'écrire en dilettante, prendre des

pseudonymes pour publier son œuvre et souffrir plus ou moins en silence qu'on ne juge pas la qualité intrinsèque de ses écrits, mais son comportement social. Pour ces pionnières du romantisme allemand, la seule issue possible, c'est la mort. Mais leur itinéraire exemplaire, leurs stratégies d'évitement, leur capacité de résistance et leurs premiers succès de librairie ouvrent la voie à d'autres femmes – une chance que saura saisir par exemple Bettina Brentano, qui survivra plus de cinquante ans à sa grande amie Karoline von Günderrode.

-
- Arnim (Brentano), Bettine von (1840). *Die Günderode*. 2 vol., Grünberg / Leipzig : Levysohn. Réédition (1983), Frankfurt am Main : Insel.
- Arnim (Brentano), Bettine von (1844). *Clemens Brentano's Frühlingskranz aus Jugendbriefen ihm geflochten, wie er selbst schriftlich verlangte*. Charlottenburg : Bauer. Réédition (1985), Frankfurt am Main : Insel.
- Brachmann, Louise (1808). *Gedichte*. Dessau / Leipzig : Voss.
- Brachmann, Louise (1817). *Romantische Blüten*. Wien : Gerold.
- Brachmann, Louise (1823). *Romantische Blätter*. Wien : Gerold.
- Brachmann, Louise (1824). *Auserlesene Dichtungen*. Ed. Friedrich Karl Julius Schütz, Leipzig : Weygand.
- Droste-Hülshoff, Annette von (1844). *Gedichte*. Stuttgart / Tübingen : Cotta. Réédition (1966) : *Annette von Droste-Hülshoff: Sämtliche Werke*. Heselhaus, Clemens, éd. München : Hanser.
- Günderrode, Karoline von (1804). *Gedichte und Phantasien von Tian*. Hamburg / Frankfurt am Main : Hermann.
- Günderrode, Karoline von (1805). *Poetische Fragmente von Tian*. Frankfurt am Main : Wilmans.
- Günderrode, Karoline von (1857). *Gesammelte Dichtungen*. Ed. Friedrich Götz, Mannheim : Notter.
- Günderrode, Karoline von (1990-1991). *Sämtliche Werke*. Édition critique Walter Morgenthaler, vol. I *Texte* (1990), vol. II *Varianten und ausgewählte Studien* (1991), vol. III *Kommentar* (1991), Basel / Frankfurt am Main : Stroemfeld / Roter Stern.
- Kirsch, Sarah (1977). *Landaufenthalt*. Ebenhausen : Langewiesche-Brandt.
- Lasker-Schüler, Else (1962). *Gesammelte Werke in drei Bänden*. Kemp, Friedhelm, Ed. München : Kösel.
- Mereau, Sophie (1794). *Das Blütenalter der Empfindung*. Gotha : Justus Perthes. Réédition (2015), Berlin : Hofenberg.
- Schlegel, Dorothea (1801). *Florentin. Ein Roman herausgegeben von Friedrich Schlegel*. Erster Band. Lübeck / Leipzig : Friedrich Bohn. Réédition (2015), Berlin : Hofenberg.
- Apert, Olivier (1992). *Karoline von Günderrode. Rouge vif*. Paris : Orphée /

La Différence.

Becker-Cantarino, Barbara (2000). *Schriftstellerinnen der Romantik. Epoche – Werke – Wirkung*. München : Beck.

Behrens, Katja (1981). *Frauenbriefe der Romantik*. Frankfurt am Main : Insel.

Brinker-Gabler, Gisela (1978). *Deutsche Dichterinnen vom 16. Jahrhundert bis zur Gegenwart: Gedichte – Lebensläufe*. Frankfurt am Main : Fischer Taschenbuch.

Brümmer, Franz (1903), „Brachmann, Luise“, in : *Allgemeine Deutsche Biographie*. Ed. Historische Commission bei der königl. Akademie der Wissenschaften, München / Leipzig : Duncker & Humblot, vol. 47, 157-159.

Gersdorff, Dagmar von (2006). „Die Erde ist mir Heimat nicht geworden“: *Das Leben der Karoline von Günderrode*. Frankfurt am Main / Leipzig : Insel.

Jenssen, Christian (1940). „Karoline von Günderrode“, in : *Kraft des Herzens: Lebenswege deutscher Frauen*. Hamburg : Broschek & Co, 92-120.

Lejeune, Philippe (1996). *Le pacte autobiographique*. Paris : Seuil.

Siebert, Karl (1919). „Karoline von Günderrode“, in : *Hanauer Biographien aus drei Jahrhunderten*, Hanau : Verlag des Hanauer Geschichtsvereins, 73-75.

Schütz, Friedrich Karl Julius (1824). „Über das Leben und die Werke der Dichterin“, in : *Auserlesene Dichtungen von Louise Brachmann*. Leipzig : Weygand, vol. 1, VII-CII.

Weißborn, Birgit (1992). „Einleitung“, in : „Ich sende Dir ein zärtliches Pfand“: *Die Briefe der Karoline von Günderrode*. Frankfurt-am-Main / Leipzig : Insel, 7-39.

Wilde-Stockmeyer, Marlis (1993). „Männlich...weiblich...androgyn...? : Texte von Christa Wolf, Irmtraud Morgner, Sarah Kirsch“, in : Morell, Renate, Ed. *Weibliche Ästhetik? Kunststück!* Pfaffenweiler : Centaurus.

Wolf, Christa (1981). *Karoline von Günderrode. Der Schatten eines Traumes. Gedichte, Prosa, Briefe, Zeugnisse von Zeitgenossen*. Hamburg / Zürich : Luchterhand.

1 La production littéraire originale de ces salonnières se limite essentiellement à des écrits intimes (journaux et correspondances) ou des romans d'amour comme ceux de Dorothea Schlegel ou Sophie Mereau : Mereau, Sophie (1794). *Das Blüthenalter der Empfindung*. (Mereau 2015) Schlegel, Dorothea (1801). *Florentin. Ein Roman herausgegeben von Friedrich Schlegel*. (Schlegel 2015).

2 « La liberté délie toutes les chaînes de la servitude, / L'Étincelle de l'enthousiasme éveille les fils de l'Égypte. – / Qui accomplit cette vision ? [...] / Bonaparte. Conquérant de l'Italie, / Favori de la France, pilier d'une plus digne liberté. » (Traduction Apert 1992 : 175 et 177)

3 „Schon oft hatte ich den unweiblichen Wunsch, mich in ein wildes Schlachtgetümmel zu werfen, zu sterben – warum ward ich kein Mann! Ich habe keinen Sinn für weibliche Tugenden, für Weiberglückseligkeit. Nur das Wilde, Große, Glänzende gefällt mir.“ Lettre de Karoline von Günderrode à Gunda Brentano du 29 août 1801.

4 Voir les poèmes „Die Würde des Kriegers“, „Die Höhe des Kriegers“, „Des Kriegers Braut“, „Abschied“, „Am Abend nach der Schlacht“, „Des Ritters Heimkehr“ (Brachmann 1824 : 80-101).

5 « Ensanglantés, fatigués de lutter, / Pauvres guerriers, vous rentrez du combat ! » (notre traduction)

6 « Que la paix soit avec toi, sois bénis, / Doux sommeil après le combat ! / Sur les chemins trempés de sang / Tu t'en es allé vers la nuit sacrée ! » (notre traduction)

7 „süßer Tag der Rache“ (Ernst Moritz von Arndt, *Vaterlandslied*, 1812). Consultable à : <http://gutenberg.spiegel.de/buch/gedichte-9566/23>. Page consultée le 25 juillet 2018.

8 „frohes Siegesgeschrei“ (Max von Schenkendorf, *Soldaten-Morgenlied*, 1813). Consultable à : <http://gutenberg.spiegel.de/buch/gedichte-8641/20>. Page consultée le 25 juillet 2018.

9 „eine wirklich merkwürdige Erscheinung“ (Goethe)

10 „kein Weib hat noch so geschrieben noch so empfunden“. Clemens Brentano cité par Bettina Brentano dans une lettre de mai 1804 adressée à Karoline von Günderrode.

11 „die oft ganz klassische Kunstvollendung“. Clemens Brentano cité par Bettina Brentano dans une lettre de mai 1804 adressée à Karoline von Günderrode.

12 La mère de Louise Brachmann est la fille d'un pasteur, son père est un petit fonctionnaire de l'administration territoriale. Ils décèdent respectivement en 1802 et 1804, laissant leur fille orpheline et presque sans ressources à l'âge de 27 ans.

13 De 1800 à 1816, Louise Brachmann ne publie que des poésies. En revanche, dans les cinq dernières années de sa vie, de 1817 à 1822, elle publie aussi quatre recueils de nouvelles.

14 La famille de Louise Brachmann est très liée à Weißenfels avec celle du Baron von Hardenberg, dont les enfants Friedrich et Sidonie sont jusqu'à

leur mort en 1801 des amis intimes de Louise. C'est par l'intermédiaire de Friedrich von Hardenberg, devenu le célèbre poète romantique Novalis, que la jeune Louise entre en contact avec Schiller.

15 „aus Achtung für die Kritik, die Leser und die verewigte Dichterin selbst“. Schütz dans l'introduction à l'édition des « morceaux choisis » de 1824.

16 « D'un Baiser il m'a insufflé la Vie, / De mon sein la langueur profonde est apaisée. / Viens Obscurité ! m'envelopper de la nuit intime, / Que ma lèvre goûte à une nouvelle Joie. // Au cœur des rêves était plongée semblable Vie, / Voilà pourquoi je vis, contemplant les rêves perpétuels, / Pouvant mépriser la splendeur des autres joies, / Parce que seul de la nuit un baume suave s'exhale. // Le jour est avare des douces voluptés de l'Amour, / La brillance orgueilleuse de sa lumière me blesse / Et l'incandescence de son soleil me consume. / Œil préserve-toi de l'éclat des soleils terrestres ! / Voile-toi dans la nuit, elle apaise ton désir / Et guérit la douleur, comme les flots glacés du Léthé. » (Traduction Apert 1992 : 77)

17 Ce poème daté d'avril 1804 est adressé à Friedrich Carl von Savigny, premier amour impossible de la poétesse, le jeune homme ayant choisi ce printemps-là d'épouser leur amie commune Gunda Brentano (Günderrode 1991 : III, 121).

18 « Tout est-il muet et vide ; / Plus rien ne m'est Joie ; / Parfums, sans exhalaison aucune, / Airs, sans souffle aucun ; / Si lourd est mon cœur ! // Tout est-il ruine et désert ; / Inquiets mes cœur et pensée ; / Je désire, ne sais quoi ; / Sans cesse m'émeus, / Ne sais où ! » (Traduction Apert 1992 : 181) Ce poème sans titre figure pour la première fois dans le roman épistolaire de Bettina Brentano *Die Günderode* (1840) et est repris dans de nombreuses anthologies ainsi que dans l'essai de Christa Wolf sur Karoline von Günderrode (1981) comme étant caractéristique du sentiment d'insatisfaction éprouvé par la poétesse. L'édition critique de 1991 souligne toutefois le doute qui pèse sur l'identité de l'auteur de ces quatrains (Günderrode 1991 : III, 281-282).

19 « Je repense souvent avec joie au jour où nous nous sommes rencontrés pour la première fois, où je vins à ta rencontre plein de confusion et de respect, comme un novice avide de savoir s'avance vers le grand prêtre. » (notre traduction)

20 « Eusebio ! Si la douce lumière de ta vie devait un jour s'éteindre pour moi, ô aie la bonté de m'emmener avec toi, comme le divin Pollux emmena son frère mortel, et laisse-moi t'accompagner aux enfers et chez les dieux

immortels, car je ne souhaite pas vivre sans toi, toi qui es le contenu le plus cher de mes pensées et de mes sentiments, autour duquel s'enlacent toutes les formes et toutes les floraisons de mon existence, comme le labyrinthe des artères autour du cœur qui les emplit toutes et leur insuffle la flamme de la vie. » (notre traduction)

21 « N'est-ce pas une invitation de la nature à quitter l'individualité pour retourner vers le Tout commun, à abandonner une vie divisée, dans laquelle les êtres veulent exister pour eux-mêmes sans pour autant y parvenir ? » (notre traduction)

22 « L'amour et l'amitié, quelle différence ? / Deux êtres très proches, étroitement unis, / D'une même origine divine et sacrée, / Infime est l'espace qui les sépare. » (notre traduction)

23 « Lumière, mais inquiétude secrète / Au sein de la lueur ; / Ardents désirs, aspirations profondes, / Sommeil si riche de rêves ! » (notre traduction)

24 « La porte ne s'ouvrira plus jamais ! / Elle n'entrera plus, / Je ne verrai plus jamais, douce et sublime, / La lumière de ses chers yeux ! // Quand autrefois l'obscurité tombait, / J'entendais son pas léger, / J'écoutais, depuis longtemps malade de désir, / S'approcher ses pas chéris. // C'était elle ! Je volais à sa rencontre ! / Nos cœurs s'embrasaient l'un l'autre ! / Dans le cercle magique de son sourire / S'évanouissait la souffrance du monde. » (notre traduction)

25 « Laisse les tempêtes aller et venir, / Mon cœur, et ne tremble pas ! / Sois calme, comme le rocher dans la mer, / Sur lequel la vague se brise » (notre traduction)

26 Ce poème d'Annette von Droste-Hülshoff porte comme titre une dédicace anonyme „An***“ (« À*** ») dans l'édition de 1844 du vivant de la poétesse. Ce n'est que dans les éditions posthumes qu'il sera publié sous le titre „An Levin Schücking“ (« À Levin Schücking »).

27 « Moi, le sable brûlant du désert, / Refroidi, j'ai pris forme, / Où est le soleil pouvant me faire fondre, / Ou bien l'éclair pour me fracasser ! / J'ai le regard de pierre d'une tête de sphinx [...] » (notre traduction)

28 Céline Da Silva a évoqué dans sa thèse sur « La poétique de Sarah Kirsch : une esthétique du kaléidoscope » (2009) « l'héroïne lyrique des poèmes » (p. 88) dans un chapitre consacré à la part de l'autobiographie dans l'œuvre de Sarah Kirsch.

Consultable à : scd-theses.u-strasbg.fr/669/01/WECK_DA_SILVA_Celine_2009_vol1r.pdf. Page consultée le 25 juillet 2018.

29 « Je suis très douce, / appelle-moi Camille » (notre traduction).

30 „Ich war Dir schon mehrmals ein (ich schmeichle es mir) treuer Spiegel, in dem Du Dich beschauen konntest; ja ich warf Dir das empfangene Bild mit großer Aufrichtigkeit zurück; niemals aber habe ich mich noch in Dir beschaut [...]“ Lettre de Karoline von Günderrode à Gunda Brentano du 11 août 1801.

31 « Le printemps de la vie et le bonheur te fuient en silence, / Toi promise très tôt par les dieux à une brillante carrière ! / Au sein des joies éphémères d'une fête éclatante, / Souvent tu restes chez toi assise à l'écart. » („Elegie“, notre traduction)

32 « Voici de plus belles fleurs, écloses dans les vallées célestes, / Elles re-fleuriront pour toi éternellement, exhalant un parfum magique ; / Prends-les ! Je te les offre, gage de notre alliance sacrée ! » („Elegie“, notre traduction)

33 « Impossible de les nommer rêves : / Ces fleurs fruits de notre amour, / Au sein des souffrances de la vie, reconforteront / De leur douceur le cœur endeuillé. » (« Le Bonheur des poètes » / „Das Glück der Dichter“, notre traduction)

34 „Lichtgefilde“ (poème „Dichterberuf“ / « Le Métier de poète »).

35 Voir à ce propos l'ouvrage de Bettine von Arnim (nom officiel de femme mariée de Bettina Brentano) *Die Günderode* publié en 1840.

36 „Der größte Meister in der Poesie ist gewiß der, der die einfachsten äußeren Formen bedarf, um das innerlich Empfangene zu gebären, ja dem die Formen sich zugleich mit erzeugen im Gefühl innerer Übereinstimmung.“ Lettre de Karoline von Günderrode à Bettina Brentano.

37 „Der wird aber nicht, der nicht göttlich wird.“ Paroles placées dans la bouche de Karoline von Günderrode par Bettina Brentano.

38 „Ich kann es Ihnen nur mit großer Blödigkeit sagen, ich schreibe ein Drama, meine ganze Seele ist damit beschäftigt, ja, ich denke mich so lebhaft hinein, werde so einheimisch drin, daß mir mein eigenes Leben fremd wird [...]“ Lettre de Karoline von Günderrode à Friedrich Carl von Savigny du 26 février 1804.

39 „Gunda sagt, es sei dumm, sich von einer so kleinen Kunst als meine sei, sich auf diesen Grad beherrschen zu lassen ; aber ich liebe diesen Fehler, wenn es einer ist [...]“ Lettre de Karoline von Günderrode à Friedrich Carl von Savigny du 26 février 1804.

40 „Das Glück der Dichter“ (Brachmann 1824 : 7), „Phantasie“ (Brachmann 1824 : 203), „Die Muse“ (Brachmann 1824 : 204), „Die Poesie“ (Brachmann 1824 : 208), „Dichterberuf“ (Brachmann 1824 : 209).

41 „Über Zeit und Raum gebietest du!“ (poème „Phantasie“ / « Imagination »).

42 Poème „Das Glück der Dichter“ / « Le Bonheur des poètes ».

43 „[...] und noch hab ich es nicht bereut, denn immer neu und lebendig ist die Sehnsucht in mir, mein Leben in einer bleibenden Form auszusprechen, in einer Gestalt, die würdig sei, zu den Vortrefflichsten hinzutreten, sie zu grüssen und Gemeinschaft mit ihnen zu haben. Ja, nach dieser Gemeinschaft hat mich stets gelüstet, dies ist die Kirche, nach der mein Geist stets wallfahrtet auf Erden.“ Lettre de Karoline von Günderrode à Clemens Brentano du 10 juin 1804.

44 « L'art est éternel, courte est la vie [...] / Abandonne-toi confiante dans les bras des muses ! / Un jour doré surgira de la nuit. » (notre traduction)

45 Dans sa préface à l'œuvre de son amie, le professeur Schütz précise que Louise Brachmann a laissé une lettre pour expliquer son geste à ses proches, refusant qu'on croie plus tard à un suicide par désespoir amoureux ou sous l'emprise de la folie (Brachmann 1824 : LXXXVII).

46 « De multiples blessures / Mon cœur exténué s'en va mourir, / Et où me trouvera-t-on, / Si ce n'est au lieu de mon dernier repos ? – / Mais au milieu de ma tombe / Qu'on écrive comme pour un soldat / Que j'ai combattu fidèlement, / Persévéré avec courage et loyauté. » (notre traduction)

Français

L'itinéraire poétique de Karoline von Günderrode et Louise Brachmann est caractéristique de la venue à l'écriture des premières poétesses allemandes à l'époque romantique. La palette des sentiments exprimés dans leur poésie est variée et rejoint celle des plus grands poètes de leur temps, mais les thèmes évoqués le sont souvent en lien avec la problématique de l'étroitesse du champ d'action et d'expression des femmes. Il s'agit d'une poésie des rêves brisés, même si l'ambition artistique et le credo esthétique qui af-

fleurent dans les œuvres et les correspondances laissent envisager une carrière poétique à la hauteur des espérances de ces écrivaines.

English

The poetic journey of Karoline von Günderrode and Louise Brachmann is typical of the access to writing available to the first German poetesses in the Romantic period. The wide range of feelings expressed in their poetry is of a piece with the greatest poets of their time, but the evoked themes are often related to the limitations imposed on women's actions and means of expression. This is a poetry of broken dreams, even if the artistic ambition and the aesthetic credo which show through works and correspondences allow us to imagine a poetical career commensurate with the hopes of these women writers.

Mots-clés

Günderrode (Karoline von), Brachmann (Louise), poésie féminine, poétesses allemandes, romantisme allemand

Sylvie Marchenoir

Maître de Conférences en Études germaniques, Centre Interlangues Texte, Image, Langage (TIL EA 4182), Université de Bourgogne Franche-Comté, UFR Langues et Communication, 4 Bd Gabriel, F-21000 Dijon, sylvie.marchenoir [at] u-bourgogne.fr